

ÉRIC CHEVILLARD

AU PLAFOND

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

AU PLAFOND

DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
Aux éditions Fata Morgana
SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
IGUANES ET MOINES, 2011
Aux éditions Argol
D'ATTAQUE, 2005
Aux éditions Dissonances
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (repris sur Publie.net, 2008)
Aux éditions L'Arbre vengeur
L'AUTOFICTIF, 2009
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, 2012

ÉRIC CHEVILLARD

AU PLAFOND



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1997 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Les plus gros nuages sont gris, les plus hautes et vastes villes sont grises, l'éléphant, l'hippopotame, tous les pachydermes sont gris, on les voit de plus loin que le colibri ou le papillon excessivement colorés, or le préjugé demeure qui veut que le gris soit la plus mince manifestation du visible, ce qui se distingue à peine du rien ou s'en rapproche le plus, préjugé si tenace qu'il a d'ailleurs fini par aveugler pour de bon les populations : combien d'hommes et de femmes restent des jours, des mois, des années entières sans voir un éléphant, un hippopotame, comme si de telles bêtes énormes étaient bel et bien devenues imperceptibles pour eux ? Aujourd'hui, la sensibilité au gris caractérise quelques rares esthètes qui ont des âmes de musiciens. Ceux-là le savent, il existe autant de nuances de gris que de couleurs fran-

ches, chaque nuance correspond précisément à l'une de ces couleurs dont elle exprime toutes les valeurs, mais avec plus de délicatesse, de justesse, une exactitude et une pureté absolues. Il existe ainsi un gris qui vaut le rouge, plus subtilement rouge que le rouge, malgré les apparences, qui va plus loin dans l'idée ou le sentiment du rouge que le rouge même, un gris plus rouge que le rouge, plus intimement rouge que le rouge, le gris du rhinocéros par exemple, un gris plus nettement bleu que le bleu, le gris de l'éléphant, un gris plus profondément vert que le vert, le gris de l'hippopotame, un gris d'un jaune que le jaune n'atteindra jamais, le gris de la pierre. C'est ce que la sobre élégance a compris.

Des pieds à la tête, tous les jours, je suis vêtu de gris, et pourtant on se retourne sur moi quand je sors, on m'observe avec curiosité. Ces mêmes regards qui ignorent l'éléphant, qui transpercent le rhinocéros et glissent sur l'hippopotame s'arrêtent sur moi. On me remarque, je suis repéré tout de suite. J'ai un visage très ordinaire, sans beauté ni laideur, et mon miroir n'est pas autre chose en effet que de l'argent jeté par la fenêtre, puisque mes semblables défilent sur le trottoir, derrière la vitre nue. De mon nez, s'il me fallait malgré tout affiner ce portrait, je dirais qu'il est le siège de

mon odorat, et, de mes yeux, si je ne les avais pas, que je serais bien empêché pour y voir. Toutes les antennes de mes sens sont à leur place, je suis ressemblant, on pourrait me prendre pour un autre, plusieurs autres, n'importe qui. Mais j'entends qu'on murmure autour de moi quand je sors, les passants me montrent du doigt. Lorsque j'entre dans un lieu public, un magasin, un restaurant, en me baissant légèrement pour franchir la porte – non que je sois plus grand que n'importe qui, mais je porte en permanence une chaise retournée sur la tête et je crains de heurter le chambranle ou de briser la vitrine –, les conversations se figent, puis cèdent la place à ce même murmure que je croyais avoir laissé dehors, qui décidément me suit, comme ces grosses mouches qui changent de pièce avec nous, attirées par on ne sait quoi, quels effluves, et semblent rechercher notre compagnie à seule fin d'y satisfaire leur étrange besoin de nuire.

J'aimerais pouvoir dire, ce serait mentir, que je suis né ainsi, avec une chaise retournée sur la tête. Mais l'origine de la chose remonte à une époque si lointaine que je me souviens à peine des années qui l'ont précédée. J'étais alors un enfant apeuré,

solitaire déjà comme un vieux mâle, si peu sociale que le monde me semblait exclusivement peuplé de tierces personnes – autrui, avant toute autre détermination, était pour moi cette tierce personne qui survient toujours mal à propos. Quand l'attention générale me prenait pour objet, je me sentais arraché à moi-même, aspiré, vidé de toute ma substance, j'appartenais à ces regards en faisceau dont la convergence attestait seule ma présence au monde : ces yeux posés sur moi étaient tout ce qui me restait de chair vivante, ma conscience même se confondait exactement avec la somme des impressions et des jugements que j'inspirais alors. De longues minutes étaient ensuite nécessaires pour que je me recompose une identité dans la solitude, je revenais à moi, mais j'avais cessé d'exister aussi longtemps que s'était prolongé l'examen, j'avais vécu comme un mort de fraîche date dans les souvenirs contradictoires de ses connaissances proches et vagues. Je détestais donc par-dessus tout être l'objet de cette attention à laquelle il m'était pourtant impossible d'échapper puisque ma discrétion, prise pour de la sagesse, était encore montrée en exemple aux autres enfants qui se dissimulaient mieux que moi dans les chahuts. J'aurais voulu décroître en ces années où la moelle jaillit comme une sève, où la

thyroïde vous écartèle de l'intérieur, je ne pouvais que me recroqueviller, grandir en rond, en spirale. Un médecin consulté par ma mère m'imposa l'exercice de la chaise retournée pour me forcer à pousser droit. Je me redressai. Il y avait donc une place pour moi sous le soleil. Mieux encore : ainsi équipé, j'étais partout à ma place.

Dans le ciel, je suis un homme installé. Je siège avec les dieux légendaires au-dessus des nuées, parmi les éclairs, je presse les oranges qui font les orages, je souffle le chaud et le froid. En somme, je domine la situation. Je vois les choses de haut. Je dois me pencher pour observer les oiseaux, ils sont plus gros que les hommes. Les hommes vivent tout en bas, au fond, je les devine, écrasés par la perspective, leurs pieds jouant avec leur tête comme avec un ballon, poussant celle-ci vers l'avant – succession rapide de dribbles courts et de crochets– , évitant des adversaires qui ne songent eux-mêmes qu'à s'esquiver, chacun pour soi, chacun son but, j'assiste à cette partie interminable sans y prendre part, sans passion, je n'en détache pas mes yeux pourtant, mais parce que je jouis d'une bonne place, confortable, et d'un point de vue unique. J'espère toujours qu'il va se passer

quelque chose d'étonnant, c'est rare, parfois en effet une tête roule un peu trop loin.

A ma connaissance, personne avant moi n'a porté ainsi une chaise retournée sur la tête, ou alors pour de courtes distances – mais, du coup, il semblerait que personne n'y ait échappé, c'est-à-dire que chacun s'y soit essayé une fois au moins, qu'on ne saurait même trouver un seul homme adulte qui n'ait jamais porté une chaise retournée sur la tête, citer un seul exemple, preuve que cette aspiration existe en chacun, profondément ancrée, preuve aussi qu'il n'est pas facile de se montrer digne d'elle et de se plier longtemps aux exigences qu'elle suppose, tant et si bien que tout le monde finit par y renoncer et par reposer la chaise après quelques minutes, quelques mètres, je suis le premier à tenir.

On me toise dans les foules. J'ai droit à des réflexions désagréables parce que je ne cède pas ma chaise à une vieille dame debout qui fatigue ou se sent mal – les vieilles dames debout qui fatiguent ou se sentent mal sont majoritaires dans les rassemblements où je me trouve –, je dois inventer des explications pour échapper au lynchage, cette chaise est fragile, vermoulue, dange-

reuse, je la porte justement à réparer, Madame risque moins à vaciller ainsi sur ses deux jambes. Et j'offre mes services, je me propose pour soutenir l'impotente, je la raccompagne chez elle, accrochée à mon bras. Jamais je ne peux assister jusqu'au bout à un spectacle en plein air.

Mais j'ai honte de ces lâches mensonges – est-ce que je dois des comptes au premier venu qui m'en demande ? en quoi suis-je tenu toujours de justifier ma conduite, d'alléguer comme ici n'importe quel prétexte pour la faire accepter ? D'autant que je n'hésiterais pas à céder ma chaise quelques instants à une vieille dame qui désirerait s'en coiffer, qui éprouverait soudain l'impérieux besoin de s'en coiffer, et que je serais le seul alors parmi tous ces gens qui me regardent sévèrement à pouvoir lui venir en aide, de nul autre que moi en l'occurrence elle ne saurait attendre le moindre secours, il serait juste de ne pas oublier cela.

C'est un autre ennui, je dois me voûter pour passer les portes. Rien n'a été prévu pour nous. Souvent, les plafonds sont trop bas. Tous les vêtements qui s'enfilent par la tête ont des encolures ridiculement étroites. Pour les architectes et les couturiers, c'est comme si nous n'existions pas. Il

ne leur viendrait pas à l'idée de travailler en pensant à notre singularité, d'en tenir compte, ils destinent leurs créations au plus grand nombre et peu leur importe que nous ne passions pas par ces châtiments, ils visent un succès de masse, nous sommes quantité négligeable. Je ressens durement ce mépris. Et si moi-même, dans un esprit de revanche, c'est-à-dire de justice, je décidais de ne plus m'intéresser qu'aux gens de ma sorte, comment me jugerait-on ? Cessant de m'adresser à tous, d'œuvrer pour la communauté, si je me donnais pour but de satisfaire ceux qui portent une chaise retournée sur la tête, ceux-là seulement, que dirait-on de moi ? Que je fais bande à part, que je flatte les initiés, que j'accorde davantage de valeur à l'approbation d'une élite qu'à la reconnaissance populaire, et mes travaux seraient qualifiés d'ésotériques, on y verrait au mieux de petites curiosités décadentes, au pire de très obscures et prétentieuses paraboles.

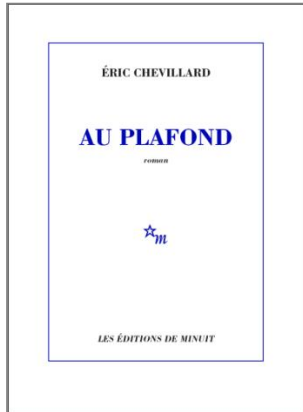
Je ne suis pas rancunier. Je me garderai de ces vengeances sournoises. D'ailleurs, elles se retourneraient contre moi, je l'ai dit, je n'ai même pas la possibilité de rendre coup pour coup : on tolérerait juste que je me lamente, on n'attend que cela, en fait, on a des réserves de compassion toutes prêtes, si au moins je consentais à me plaindre

de ma situation – sans rien revendiquer pour autant, attention, surtout ne rien réclamer, leur laisser l’initiative. Ce qu’ils veulent, c’est une occasion de se montrer charitables. Je pourrais leur procurer cette intime et douce satisfaction de se découvrir plus généreux qu’ils ne l’imaginaient, plus sensibles à la détresse, moins secs qu’ils ne croyaient l’être, et cette bonté aussitôt ils l’exerceraient sur moi, sans une once de gratitude, plutôt parce qu’ils n’auraient d’autre moyen d’en jouir. Elle serait maladroite, bien sûr, ils me combleraient de dons inutiles – un chapeau, un peigne –, mais qu’importe, il ne manquerait plus que je prétende lui résister, que je refuse ses présents, que j’ose lui suggérer de porter ses secours ici plutôt que là – est-ce que je ne ressemblerais pas ainsi à ces malades qui demandent au médecin de confirmer leur propre diagnostic et lui expliquent comment il doit leur ouvrir le ventre pour soigner leurs migraines ? Comme on la verrait se refroidir alors, cette bonté inespérée. Le bel élan de générosité se briserait net.

Il y a un malentendu, de toute façon. Je ne suis pas mécontent de mon sort. La pitié n’est jamais qu’une manière de se croire à l’abri de la pitié ou, plus vicieusement encore, elle est une forme dévoyée de l’envie – après tout, les avions long-

courriers sont remplis de culs-de-jatte qui se payent le voyage avec leurs économies réalisées sur le prix des chaussures, nous restons là, nous n'avons plus assez d'argent, pas assez de jambes non plus pour aller passer nos vacances sur le Soleil avec eux, nous recevons leurs cartes postales en même temps que d'effarantes factures de cordonniers. Il y a aussi des avantages à ma situation. Je ne les méconnaiss pas. Nulle pitié ne m'est due – et si cela était, je saurais bien m'apitoyer sur moi-même, je suis devenu débrouillard, un vrai Robinson Crusoé –, mais j'estime être en droit d'exiger quelques aménagements : je veux pouvoir porter autre chose que des blouses ou des vêtements qui se boutonnent sur le devant, je veux pouvoir entrer dans des voitures non décapotables ou profiter des transports en commun. Je ne demande qu'à me fondre, j'en suis empêché. Puis on me montre du doigt, regardez-le, encore un de ces pauvres types capables de tout pour attirer l'attention. Voilà ce que j'entends. Sachez-le donc, j'en retire moins de gloire que d'humiliation, je dois courber l'échine dans les bâtiments publics, les administrations, où mes airs penchés confortent dans le sentiment de leur toute-puissance les plus infimes, inefficaces et rabougris guichetiers déjà trop enclins à croire que les gens font la

queue pour les contempler, s'il est vrai aussi qu'il se trouve parmi eux les dernières femmes à barbe et de très remarquables veaux à deux têtes. Mes exigences sont modestes. Il ne s'agirait que de surélever un peu les plafonds.



Cette édition électronique du livre
Au plafond d'Éric Chevillard
a été réalisée le 22 juin 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707316035).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707325075